

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 26 (1918)

Heft: 2

Artikel: Avec un convoi de blessés et malades à travers la Suisse

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682474>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



mieux dans le meilleur des mondes, mais ce que l'on peut affirmer lorsqu'on a vu fonctionner ce complexe service d'une armée en campagne, c'est que, dans la mesure des perfections humaines, il est parfaitement organisé grâce à la prévoyance de chefs habiles, de médecins dévoués, et au zèle éprouvé par trois ans de guerre d'un personnel méritant.

C. DE MARVAL

Lt.-Col. du Serv. de santé suisse.

Avec un convoi de blessés et malades à travers la Suisse

Mademoiselle Hélène Bolomey, infirmière de La Source, raconte comme suit dans *La Source* (n° 12, 1917) ses souvenirs de voyage de Sierre à Lyon et de Lyon à Davos, en septembre 1917 :

Il est 1 h. quand, par un temps brumeux, nous quittons Lausanne et c'est à 3 1/2 h., mais par un soleil magnifique, que nous mettons pied sur le sol valaisan. Là, nous trouvons l'adjudant de Charrière, accompagné de deux sanitaires. Jusqu'à 4 1/2 h. nous nous promenons un peu et c'est à 5 h. 20 que nous prenons possession de notre wagon, d'ailleurs très confortable. Il y a, de chaque côté, une double rangée de couchettes superposées; le linge en est très blanc; dans une armoire nous trouvons du linge en suffisance, de la vaisselle, une lampe à alcool, des cuvettes, des baquets, etc., etc.; dans un tiroir il y a des désinfectants: lysol, alcool, puis du coton hydrophile, des cartouches à pansements; en un mot, une vraie pharmacie de voyage.

Nous pouvons faire du thé, du café, des bouillons Knorr et nous possédons, chose précieuse, des boîtes de lait condensé. Nous avons des brocs pour l'eau chaude et pour l'eau froide.

Dans notre wagon il y a quatorze couchettes, quelques tabourets, une chaise longue et une table. Il y a pour chaque homme des crochets pour suspendre les vêtements et à proximité immédiate des étagères où l'on pose les crachoirs, car tous les malades que nous emmènerons sont atteints de tuberculose pulmonaire. Notre premier malade arrive à 5 1/4 h.; il vient de Montana. De la station Sierre-Montana à celle de Sierre C. F. F., le pauvre garçon veut encore marcher, en s'appuyant sur les bras de deux amis venus pour lui faire leurs adieux, très brièvement d'ailleurs, car tous les yeux sont humides. Deux minutes plus tard le train de Brigue arrive. Notre wagon y est attelé en queue jusqu'à Aigle, où l'on nous gare jusqu'à l'arrivée des soldats de Leysin. Durant le trajet Sierre-Aigle, nous faisons ample connaissance avec notre petit Belge. Il a 24 ans, a été fait prisonnier à Charleroi en 1914; il a été pendant quatorze mois interné en Allemagne, puis envoyé en Suisse, d'abord à Morgins, puis à Montana. Il est atteint de tuberculose pulmonaire et de sciatique à la jambe gauche. Son récit semble lui faire oublier ses malheurs, car je constate qu'il a l'air heureux

de nous raconter toute sa vie de soldat et plus encore d'être écouté avec attention. Les kilomètres passent vite de cette façon et à 6 h. 41 nous sommes à Bex, où nous recevons un deuxième malade, rhumatisant incurable. C'est un Français de 30 ans, du Département de l'Ain. Nous le couchons immédiatement, car il est très émotionné et peu bien. Au bout de quelques minutes, cela va mieux et il redevient souriant.

6 h. 53! Voici Aigle. Nous quittons le convoi et l'on dirige notre wagon sur une voie de garage. C'est donc là que notre voiture se remplira complètement avec des soldats venant de Leysin. D'aimables dames de la Croix-Rouge, section d'Aigle, viennent nous remplacer auprès de nos deux malades, tandis que nous allons souper à l'hôtel Beau-Site.

La soirée est sombre et tout, au dehors, prend une forme fantastique. La longue file des civières que l'on transporte sans bruit de l'Aigle-Leysin jusqu'à notre wagon a je ne sais quoi de lugubre et de poignant. Il faut vingt minutes pour installer tous ces braves. Tous sont fatigués; quelques-uns sont au lit depuis plusieurs mois déjà et la descente en chemin de fer les a éprouvés.

A 9 h. 47, placés cette fois en tête du train, nous partons aux cris de: Vive la France, Vive la Suisse! dernier et suprême adieu. Montreux, Clarens se succèdent. A Vevey montent des internés rapatriés, mais non malades. 11 h. $\frac{1}{4}$, c'est Lausanne! Nos malades y reçoivent du lait; les yeux s'appesantissent et plusieurs commencent à sommeiller. Nous attendons le convoi principal venant de Suisse allemande. Il arrive à minuit et demie et à 1 h. $\frac{1}{4}$ nous repartons pour Genève. Au départ, toujours les mêmes acclamations. Le trajet Lausanne-Genève va bien, mais là, plusieurs soldats sont fatigués et fiévreux.

Un Breton nous inquiète; il a 39,4°, il tousse beaucoup; on lui donne à boire puis il s'endort. L'arrêt à Genève est de trois-quart d'heure. Pendant ce temps, chacun reçoit à boire et à manger: gâteaux, fruits, chocolats; puis des fleurs et de petits drapeaux genevois, ce qui provoque un grand enthousiasme. Au milieu de tant de joies et de tant de malheurs, nous avons le plaisir de recevoir le vice-consul de France, à Genève, venu au milieu de la nuit serrer la main à cette poignée de braves. Son apparition inattendue et ses paroles émeuvent tous nos soldats. A 3 h., le train s'ébranle doucement et les dames de la Croix-Rouge genevoise chantent le Cantique suisse. Toutes les oreilles sont tendues et dans le lointain de la nuit, nous percevons encore quelques mots: «...Les beautés de la patrie, parlent à l'âme attendrie...»

Une demi-heure plus tard, nous franchissons la frontière. Cette fois, la voici cette France si chère aux Français. Beaucoup nous disent humblement: «Nous ne pensions plus la revoir, cette chère terre de France.» Nous arriverons à Bellegarde à 5 h. $\frac{1}{4}$. Le trajet devient long pour beaucoup. Les plus souffrants se retournent dans leurs couchettes, mais aucun d'eux ne profère ni une plainte, ni un murmure. Nous les encourageons de notre mieux et faisons tout pour adoucir leurs maux. Le grand problème pour chacun d'eux est le même: «Pensez-vous que nous guérirons?»

Voici Bellegarde. Aux accents vainqueurs de la *Marseillaise*, le train entre très doucement en gare. Les visages ont toutes les expressions; il serait difficile de décrire tant d'émotions, car le moral souffre et jouit à la fois plus que le physique. Une foule sympathique stationne sur le quai. Au milieu de ce délire, nous sommes subitement appelées dans un autre wagon.

Un sanitaire français, rapatrié lui aussi, jeune homme de 24 ans, ayant perdu la vue par les gaz asphyxiants ou lacrimogènes, est pris subitement d'une crise de nerfs. Nous lui prodiguons rapidement les soins nécessaires: frictions d'eau froide aux tempes et dans les mains, compresses froides sur le cœur. Le pouls était mauvais. La crise dure de 20 à 25 min., puis notre homme se calme et nous pouvons l'étendre sur une chaise longue, dans le wagon sanitaire, car tout cela s'est passé au milieu de tous ses camarades. Nous dépassons Culoz et continuons sur Ambérieux. Là, a lieu le déjeuner. Chacun a besoin de se restaurer un peu. Nous prenons de l'eau chaude au buffet de la gare pour les toilettes de nos malades, afin que tous soient propres pour arriver à Lyon.

Nous quittons Ambérieux à 8 h. du matin. Un sanitaire a l'obligeance de tenir les cuvettes pendant que nous procédons aux toilettes des soldats des couchettes supérieures. Ceci fait, nous pouvons donner un furtif coup d'œil sur la campagne française, laquelle est bien monotone de Bellegarde à Lyon. Je dois dire que de Bellegarde à Lyon, à l'aller comme au retour, six avions suivent notre convoi, à une hauteur de 200 à 300 mètres. On distingue nettement des bombes, à l'avant de l'appareil. Avant notre arrivée à Lyon, chaque soldat a reçu une étiquette qu'il épingle à sa capote; elle est de couleur différente, selon l'endroit où devra se rendre chacun d'eux: jaune pour nos couchés et vert-rouge-bleue pour les valides. Au haut de cette contre-marque est inscrit en grandes lettres: Lyon. La locomotive lance un grand coup de sifflet: nous entrons en gare. Des mains s'agitent, des mouchoirs également. Vive la France! Vive la Suisse! Les clairons sonnent la charge: une musique militaire joue la *Marseillaise*. Les cuirassiers présentent les armes et la popu-

lation crie: « Bonjour, les enfants! » Tous pleurent. Il y a quantité de soldats, d'enfants et de femmes en deuil. Cela produit une douloureuse impression.

Sur l'ordre du commandant de place, les soldats quittent leurs places, wagon après wagon: deux à deux, ils se rendent dans une salle spéciale. La musique joue pendant le défilé. Maintenant, c'est le tour de nos malheureux que l'on descend un à un, sur une civière; le wagon s'ouvre de côté, ce qui rend la sortie facile. L'un après l'autre, ils nous remercient en nous disant adieu. Le visage en dit plus long que les paroles. Ils sont visiblement émus. Quel douloureux revoir pour les mères, les femmes, les fiancées, les pères âgés! A présent ce ne sont que des vieux, des ombres, des fleurs fanées, mais des fleurs fanées pénétrées du parfum de la patience et de l'esprit de support. Que leur importe quand ils ont sacrifié leur vie pour la plus noble cause, la défense du pays.

Nous sommes arrivés à Lyon, nos blessés sont partis. Le train va se fermer à clef. La foule a évacué les quais. Il ne reste plus que le capitaine Bolle et nos sanitaires, plus sept sanitaires français chargés d'une pénible corvée. Il faut emmener en sourdine sept malheureux qui ont perdu la raison: quatre Belges et trois Français. Un étudiant en médecine, un Suisse, les avait accompagnés, dans un compartiment spécial, de Berne à Lyon. On les a dirigés, en automobile, dans une maison de santé. Ils n'ont séjourné en Suisse qu'un mois et ont perdu la raison durant leur captivité en Allemagne. Ils paraissent absolument inconscients de ce qui se passait autour d'eux. Je vous assure que c'était dur à voir. La foule stationne sur la place de la gare, pendant que les soldats défilent en autos. Ils vont dîner, puis repartir pour la plupart, dans le Midi de la France. A gauche et à droite, les cui-

rassiers forment la haie, au garde à vous. On remarque quelques notabilités : un général, dont j'ai oublié le nom, le commandant de place de Lyon et plusieurs officiers. Les dames de France nous entourent affectueusement à la gare de Lyon et nous indiquent l'hôtel où nous dînerons. Il n'y a plus de temps à perdre, puisque, à 2 h., nous devons repartir. Pendant le repas, ordre nous est donné de rester jusqu'au lendemain pour accompagner en Suisse un convoi d'internés allemands. Avec nous dînent les officiers français. Les minutes passent joyeusement, mais gentiment. Nous entendons un discours du préfet de Lyon ; il donne du courage à chacun, exhorte ses auditeurs à la patience et à la confiance jusqu'au jour de la victoire. En terminant, il remercie nos autorités suisses, la Croix-Rouge suisse et ses infirmières. Nous, les Bleues, comprenons le privilège de notre belle tâche, et nous en sommes fières.

L'après-midi a été consacrée à la visite de la ville, un coup d'œil plutôt. Quelle différence avec nos cités suisses si propres, en général. A Lyon, les rues sont mal entretenues. Les femmes ont été requises pour tous les travaux : conducteurs de tramways, cochers, chauffeurs d'autos, etc. A 4 h., nous regagnons la gare et mettons nos voitures en état : nous brossons, nous changeons la literie et lavons les ustensiles employés au dernier moment. A 5 h., nous assistons à l'arrivée d'un train de grands blessés venant directement du front, de Verdun. Il y en a deux cent cinquante, tous étendus sur des brancards. Ils ont un air résigné et souffrent en silence. Toujours le même héroïsme : pas une plainte, pas un murmure. J'en ai vu un dont un obus avait arraché le nez et les deux yeux ; d'autres ont perdu un bras, d'autres une jambe, ou quelquefois les deux bras ou les deux jambes. Enfin, quelque

chose de si atroce, de si épouvantable que je n'oublierai jamais ce tableau. Le déchargement se fait avec une vitesse et une adresse étonnantes, par des sanitaires ; deux ascenseurs descendent chacun trois civières à la fois, sous la gare et là des automobiles font le service des ambulances.

A 6 h. nous sommes allés souper. Nous avons le plaisir de retrouver quelques-uns de nos officiers. Les autres sont partis déjà pour Marseille, Paris ou Bordeaux. Le repas terminé, nous regagnons notre hôtel, l'hôtel Piola, tout près de la gare. Nous passons une bonne nuit, fatiguées que nous étions. Le lendemain, nous déjeunerons et dînons encore à Lyon. A 1¹/₂ h. nous sommes à la gare. Cette fois, il y a peu de monde : quelques officiers et quelques curieux. Le départ a lieu à 2 h. Les soldats allemands ont un air misérable dans leurs habits en guenilles. Tous ont leurs musettes à l'épaule et quelques-uns un petit paquet avec leurs plus chers souvenirs. Dans mon wagon, je n'ai que cinq malades. L'un deux, un Wurtembergeois, grand garçon de 22 ans, ira à Coire. Il a la cuisse cassée en deux endroits. Toute la jambe est dans le plâtre ; une grande gouttière de fil de fer protège le plâtre. Trois sont des Bavares, atteints de tuberculose pulmonaire. Ils toussent et crachent beaucoup durant tout le trajet. Mon cinquième malade est un Prussien, un véritable géant, blond aux yeux bleus. Il a été opéré il y a trois semaines seulement pour empyème. Chaque mouvement le fait souffrir ; son visage se crispe parfois, mais, avec le même héroïsme que les Français, il ne profère pas une plainte.

Nous passons Ambérieux, Culoz, avec deux minutes d'arrêt dans chaque station. A 5 h., nous sommes à Bellegarde ; c'est là qu'a lieu le changement des locomotives. J'en suis heureuse, car je remarque que le sifflet aigu des machines françaises fait

souffrir les malades. Nous traversons tout le territoire français portes closes et stores baissés. Une prison ne doit pas être plus triste. La population se doute que nous convoyons des Allemands. A 7 h., nous franchissons la frontière, nos soldats traduisent leur bonheur par des hourras sans fin. Ils se mettent aux fenêtres et sourient. Le crépuscule tombe. A 7 $\frac{1}{2}$ h. nous sommes à Genève. La faim se fait sentir. Nos malades reçoivent de la soupe, du lait et des biscuits, plus un petit bouquet de fleurs qui semble leur faire oublier leur misère pour quelques instants. Des dames genevoises remettent à chacun un petit drapeau. Nous, les infirmières, descendons et soupçons au buffet de la gare, puis, à 8 $\frac{1}{2}$ h., nous partons pour Lausanne; à 10 $\frac{1}{4}$ nous y sommes; le trajet s'est bien effectué jusque là. A Lausanne, la population reste calme et digne. A 10 $\frac{1}{2}$ h., nous repartons.

Le train marche à belle allure et ne s'arrêtera qu'à Fribourg. Entre Sviriez et Romont nous sommes alarmées. Dans un autre wagon, un soldat est pris soudain d'une crise nerveuse, des convulsions. J'arrive; il est étendu sur le plancher, je décroche sa tunique, le lave à l'eau froide. Son pouls bat rapide et saccadé. Il a de grands soubresauts de tout le corps. La crise dure jusqu'à Fribourg. Là, deux infirmiers suisses le transportent dans mon wagon et tout de suite je le couche. Il est pris de violents maux de tête et je lui donne une poudre d'aspirine qui le fait dormir paisiblement. L'arrêt ne dure que trois minutes. Les employés de la gare sont seuls présents. Nous avançons rapidement à la clarté de la lune. Le paysage est idyllique comme le disait très justement un Allemand.

A minuit et quart nous faisons notre entrée dans la ville fédérale. Il y a foule. Quantité de soldats allemands viennent

serrer la main de leurs camarades. Une collation est servie. Les gâteries ne manquent pas, mais ce qui semble faire le bonheur de nos soldats ce sont les cigares et les cigarettes. Nous avons la visite de M^{me} et du colonel Bohny; ils s'entre-tiennent avec nous longuement et cordialement. A Berne, le convoi est dédoublé: une partie se dirige sur la Suisse centrale avec mes amies Recordon et Thomas qui vont à Lucerne; l'autre partie sur la Suisse orientale. J'en fais partie et vais à Davos. Le capitaine Bolle nous quitte à Berne; il est remplacé par le colonel Bohny jusqu'à Zurich. Comme nous ne quitterons Berne qu'à 5 h du matin, on nous conduit sur une voie de garage. D'ailleurs un train d'évacués français passera dans la nuit sans soupçonner la présence de leurs ennemis. Tout est prévu merveilleusement. Jusqu'à 3 h. le public circule dans notre train, puis les portes sont fermées à clef. Mes malades dorment très profondément. J'en profite pour m'allonger sur la chaise longue. Ils ne s'éveillent qu'entre Aarau et Zurich. Tous sont joyeux car la journée s'annonce belle; le soleil brille dans le ciel pur.

Nous nous arrêtons à chaque station. Pourtant, à 9 h., nous sommes à Zurich. Nos internés touchent un volumineux paquet: 2 chemises, des caleçons, des bas, des souliers, des pantoufles, deux uniformes, l'un de toile, l'autre de laine, puis une capote. La joie est indescriptible; ce sont de grands enfants. Ils pourront jeter leurs pauvres hardes cette fois. Je ne les comprends que trop. Je sers le déjeuner à mes malades: du pain et du lait en suffisance. A mon tour, je vais me restaurer en compagnie de quelques sanitaires suisses. Deux wagons se détachent et sont dirigés sur St-Gall. A 10 h., nous partons pour Landquart. Le trajet est long encore de quelques heures. L'on bâille fréquemment,

tout en admirant la campagne zuricoise, si prospère cette année. Le lac est calme et bleu; par contre celui de Wallenstadt est courroucé et sauvage; c'est la guerre et la paix.

Mes soldats paraissent fatigués, mais ne se lassent pas d'admirer le paysage. Ils sont visiblement heureux d'entendre parler leur langage. De Ragatz à Landquart, je procède aux toilettes. Dans cette dernière station a lieu le transbordement. Le wagon sanitaire y reste. C'est l'instant des adieux: un détachement part pour Coire, l'autre, le mien, pour Davos. Chaque soldat reçoit un peu de soupe et des fruits. En quittant Landquart, il ne me reste plus que quatre soldats. J'en installe trois dans un compartiment de 1^{re} classe, ils resteront assis jusqu'à Davos. Le quatrième est toujours sur un brancard, dans le fourgon à bagages. Nous passons ainsi une station, mais mon malheureux souffre tant que je fais chercher deux cordes pour suspendre son brancard. Ses douleurs deviennent moins intenses.

Nous voyageons à ce moment sur une ligne à voie étroite.

La montée est superbe, l'air vif. Les deux locomotives s'époumonnent. Nous voici à Davos-Dorf. Une foule compacte se presse à notre arrivée. L'animation est grande. Les trois quarts de nos soldats descendent. L'appel, le triage, puis la répartition par hôtels a lieu. Nous continuons encore pendant quelques minutes, c'est le terme du voyage, un long voyage.

Pensez 27 heures de route pour des malades. Mes quatre soldats sont désignés pour le sanatorium Christiana. Un fourgon va les y conduire. Je les installe de mon mieux pour la dernière fois. Nous nous disons adieu et je les quitte rapidement, le cœur serré. Ils se retournent encore pour me dire toute leur reconnaissance.

Allemands et Français disent avoir souffert en pays ennemi. Cela est compréhensible: si ce n'est pas au physique, c'est au moral. Pour nous, infirmières, sous le drapeau de la Croix-Rouge, Allemands et Français sont frères.

Nouvelles de l'activité des sociétés

Alliance des samaritains suisses. Comité central. — Pendant les trois derniers mois de 1917, l'Alliance des samaritains suisses a reçu comme nouvelles sections celles d'Airolo, de Sissach, Rothrist, Wabern-Berne et Waldau-Berne. La section d'Untervaz a dû être dissoute faute de membres. Trente-cinq sections ont vu leurs nouveaux statuts approuvés.

L'élaboration d'un règlement pour Postes de samaritains, confiée à MM. Strub et Bieli (du Comité central) a été discutée à plusieurs reprises en séances du Comité.

La vente des cartes du 1^{er} août a rapporté aux sections un bénéfice net de 3746 fr. 65. Ce résultat est réjouissant et prouve à quel point la collaboration des sections a été effective, et quels actes de solidarité on peut attendre de l'Alliance des samaritains vis-à-vis de la Croix-Rouge suisse.

Les subventions pour exercices de campagne ont pu être fixées à la fin de l'année. Ces exer-

cices ont été particulièrement nombreux cette année (il y en a eu environ 30 % de plus qu'auparavant), et 39 bénéficieront de la subvention qui s'élève à 845 fr.

Il semble que l'on reconnaisse de plus en plus l'utilité des exercices en plein air, où il faut faire preuve des connaissances acquises, de rapidité dans les décisions et du sang-froid qui font les bons samaritains. Ces exercices paraissent être de moins en moins des parties de plaisir, ce qui est fort heureux.

Le Comité central ayant décidé de subventionner aussi les « journées de moniteurs », est heureux de constater que celle de La Tour-de-Peilz a été particulièrement instructive; l'exercice consistait à évacuer d'un village à l'autre tous les malades et blessés. — Sous la direction du major Thommann et de l'adjudant Hummel, les moniteurs de Berne ont pu suivre un cours de désinfection qui leur a été très utile.

Le secrétaire: *Bieli.*